

Ecrivains dans l'arène

La double vie d'Ismail Kadaré

Romancier chatoyant, poète glorieux, il fut pendant des décennies l'ennemi intime du dictateur le plus exotique d'Europe, Enver Hodja, grand timonier de la petite Albanie. Honoré et persécuté par le régime, Ismail Kadaré n'a jamais douté que ses blessures saigneraient moins longtemps que celles infligées par sa plume au tyran

Ismail Kadaré a plusieurs mérites. Le premier – le plus grand – est d'être un écrivain à la prose subtile et ferme, au chatolement parfois nabokovien et doué d'une imagination à la palette très large. Il s'est même offert plusieurs fois le luxe de changer de palette. Son deuxième mérite est d'avoir écrit et imposé son œuvre dans une langue rejetée par l'histoire au rang de langue vernaculaire, utilisée seulement par trois millions et demi d'Albanais, bien qu'elle fût l'une des langues mères de notre vieille Europe. Voilà qui est rassurant pour tous ceux qui, dans l'Hexagone, s'interrogent pour savoir s'il vaut encore la peine d'écrire en français. Last but not least, son troisième mérite est d'avoir affronté à sa façon, avec ses romans, en les écrivant, en les publiant, la dernière mais non la moins folle des dictatures stalinienne. Kadaré a travaillé malgré les menaces, les pressions, les brimades et les persécutions. Il a permis à ses concitoyens de respirer entre les pages de ses livres un parfum discret, le parfum de la liberté, que le régime s'appliquait à leur faire oublier.

Je n'en suis encore qu'aux premières lignes de cet article sur Kadaré que j'entends des cris tout autour de moi. Ce sont des lecteurs qui, déjà, protestent. Certains sont des amis. Que disent-ils ? Écoutons leurs clameurs : « Comment, toi, tu défends un écrivain dont l'œuvre a prospéré dans le giron de l'oppression ? A-t-il jamais connu l'humidité obscure des cachots ? Non, il était le contraire d'un dissident... » Eh bien oui, c'est une autre histoire, l'histoire d'un « arbre marqué pour être abattu » et qui a résisté à la cognée des bûcherons. Le chef des bûcherons s'appelait Enver Hodja et exerçait le pouvoir suprême en Albanie. C'était un dictateur capable de faire faire une piqûre à la langue d'un de ses ennemis pour le priver de l'usage de la parole avant de l'envoyer à la mort.

Ismail Kadaré a l'habitude de dire qu'il a connu la littéra-

PAR
DANIEL
RONDEAU



ture avant la liberté. Il a grandi dans une ville du sud de l'Albanie, proche de la Grèce, c'est-à-dire proche d'Homère et d'Eschyle. Il n'est encore qu'un gamin de 8 ans lorsque la dictature est instaurée. « Mon père était un pauvre facteur, et ma famille politiquement neutre, ni très communiste, ni très ancienne bourgeoisie. Nous n'étions liés au régime ni d'une façon ni d'une autre. J'ai pris conscience graduellement de notre absence de liberté, et avec un grand sentiment de fatalité. La propagande nous faisait savoir chaque jour qu'une grande partie du monde était communiste. Mais j'entendais chez moi deux sons de cloche différents, cela m'a donné beaucoup d'indépendance. » Les lecteurs de « la Ville du Sud » et de « Chronique de la ville de pierre » connaissent bien Gjirokastër, cette cité étrange qui ne ressemblait à rien, avec ses figuiers isolés, son marché, son minaret, ses échoppes de barbier, de sellier, son café Addis-Abeba, ses fontaines et ses toits de pierre grise. « C'était une ville penchée, peut-être la plus penchée du monde, qui avait bravé toutes les lois de l'architecture et de l'urbanisme. Le faite d'une maison y effleurait parfois les fondations d'une autre, et c'était sûrement le seul lieu au monde où, si l'on glissait sur le bord d'une rue, on risquait de se retrouver sur un toit. Et cela, les ivrognes surtout en faisaient l'expérience. »

L'instituteur de Gjirokastër écrit au tableau noir des noms d'écrivains du monde entier. Le jeune Ismail prend contact avec la littérature. Chez lui, il écoute des femmes en noir, assises en rangs d'oignons avec une tasse de café à la main et une lorgnette pour regarder le paysage. Leurs paroles sobres, sans jamais « la moindre faute de syntaxe, le lien entre réel et irréel dans leurs propos, cette couche de légende déposée sur les faits, cette souveraineté dans leurs jugements portés sur le monde [...], cette aptitude à se couper du présent pour regarder les choses d'en haut » résonnent aux oreilles de l'écolier comme les commentaires d'un chœur antique.



DR.

La proximité et l'éternité de la Grèce transfigurent la vie de cet enfant dans une province endormie. Partout ailleurs, les causeries de ces bonnes femmes l'auraient ennuyé à mourir. Pour se distraire, il aurait fait des bêtises. A Gjirokastër, ces commérages lui enseignent le style du conte et du roman, les tentent les ferments de sa jeunesse de la pierre de touche sur laquelle il bâtira sa vie future. Ils le poussent vers sa destinée. « Plus je m'initiai aux secrets de l'art d'écrire, plus je me persuadai d'avoir eu la chance d'être rattaché à cette ville plus que singulière, d'avoir entendu mon premier commentaire sur le monde de la bouche de ces vieilles femmes perspicaces... »

Des études de lettres le conduisent à Tirana en 1956, puis à l'Institut Gorki de Moscou quelque temps plus tard. A Tirana, il doute du communisme albanais, à Moscou du communisme russe. « Mais il ne faut pas oublier, me dit-il, que nous vivions dans un univers qui représentait la moitié du monde. La propagande nous donnait l'impression que la grande famille communiste était une réalité. Elle parlait de Cuba, de la Chine, on entendait dire que Sartre, Eluard, Picasso - Picasso, quand

L'amitié sino-albanaise fait des ravages.

Le dictateur envoie ses intellectuels aux champs. « Ce fut une époque terrible pour tous les écrivains. Je venais de me marier, j'ai dû quitter mon épouse qui restait à Tirana, et partir pour Berat, dans les montagnes du Sud, où j'ai passé deux ans. »

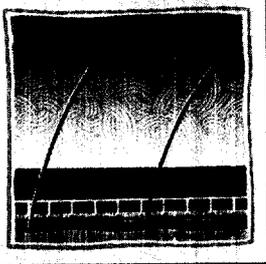
même ! - étaient communistes. La dictature des brigades internationales des personnalités mondiales pesait sur nous. » A Moscou, Kadaré boit du mousseux, il regarde le scintillement du givre sur les vitres de sa chambre, il lit beaucoup, de la grande littérature et de la moins grande (« Il y a des leçons à prendre partout ! »), il comprend comment il ne faut pas écrire, mais aussi : il a honte d'être écrivain. C'est la première épreuve qu'il doit surmonter. Après il va combattre les ennemis traditionnels de celui qui a vocation d'écrire : la tyrannie de la langue, qui veut que tout le monde parle comme tout le monde, puis le trou noir, l'abîme d'où l'écrivain remonte des visions et des rêves qui l'aident à déchiffrer ses propres inquiétudes. « Ensuite, l'écrivain, s'il vit comme je vivais dans une dictature, doit encore se présenter devant le tyran. S'il a vaincu ses premiers ennemis, personne ne peut rien contre lui. »

Mais nous n'en sommes pas là. A Moscou, Kadaré, venu faire ses classes d'écrivain, rejette la littérature, il est travaillé par une honte intime, c'est la crise. « Quand je voyais la plupart des littérateurs soviétiques, qui ressemblaient à des membres du comité central, tous gros, sans élégance, des monstres froids, j'avais honte d'être écrivain. Je n'osais même plus dire ce que je faisais dans la vie. Je croyais qu'aucune femme ne pouvait s'intéresser à ce personnage à la fois officiel et terriblement démodé, l'Écrivain. » Pour plaire aux filles, par paresse d'écrire, pour être in, Kadaré dicte un roman à son magnétophone, puis rentre à Tirana, quand son pays rompt en 1960 avec l'Union soviétique. Le poète, qui a déjà de nombreuses publications derrière lui, donne au journal de la jeunesse des extraits de sa tentative moderniste. Les critiques (d'autres ennemis virtuels) sont impitoyables. Le roman n'est jamais publié dans son intégralité.

Kadaré travaille pour la revue « Drita », remonte ses manches, enfle les gants et monte sur le ring. Et maintenant, mesdames et messieurs, voici Ismail Kadaré, écrivain professionnel !

L'Albanie vit alors à l'heure chinoise et emprunte à Pékin les calicots qui barrent les rues de Tirana. « Que cent fleurs s'épanouissent ! » Cette invitation au printemps et à la liberté est un piège. Les fleurs poussées en dehors des massifs marxistes-léninistes seront piétinées. Kadaré publie « le Général de l'armée morte ». Les lecteurs se précipitent. Première victoire. Puis « le Monstre », qui est interdit après sa publication. Les chiens de garde se demandent où ils vont planter leurs crocs. Mais Kadaré, hier disposé à renier la littérature, est maintenant prêt à « tout sacrifier sur son autel ». Pour oublier le monde qui l'entoure, il s'en invente un autre, « une deuxième patrie, écrit-il, plus puissante, colorée et fascinante » que sa grise et inquiétante Albanie. Il apprend à vivre avec l'angoisse, à ruser avec elle, à l'oublier pour une matinée de travail. Sa gloire naissante dépose sur ses épaules - ce n'est encore qu'un frôlement - « le lourd manteau de l'écrivain national ».

L'ÉTÉ AVEC L'OBS



L'amitié sino-albanaise fait des ravages. Le dictateur envoie ses intellectuels aux champs. « Ce fut une époque terrible pour tous les écrivains. Je venais de me marier, j'ai dû quitter mon épouse, qui restait à Tirana, et partir pour Berat, dans les montagnes du Sud, où j'ai passé deux ans. Aucun journal au monde n'a rapporté ce qui nous était infligé. Pas un mot ! La folie d'Hodja commençait, entretenue par l'ambassade de Chine qui contrôlait tout. » Kadaré, aux champs, n'est pas obligé de ramasser des betteraves ou des pommes, mais il est prisonnier de la masse des bureaucrates locaux. Il regarde filer les jours, contemple la plaine de son exil, avec ses églises désaffectées et ses inscriptions à la peinture rouge, et il se demande s'il aura assez de courage. « On m'avait expédié dans un pareil village pour me rappeler que, dorénavant, ma vie serait à l'image même de ce dédoublement. Mi-autorisée, mi-interdite. Liberté et servitude mêlées. Vie et mort jetées ensemble dans le même vase. Centaure d'un type nouveau, j'errerais désormais de la sorte, éveillant partout inquiétude et exaspération, colère et admiration, interrogation sans fin. »

Jean-François Deniau rencontre dix ans plus tard cet homme dédoublé. Parti de Grèce en bateau avec des marins turcs, il est accueilli par un ministre albanais sur le quai du port de Sarandë, le Saint-Tropez des huiles marxistes-léninistes de Tirana. Deniau demande au dignitaire albanais s'il est possible d'arranger un rendez-vous avec l'écrivain Ismaïl Kadaré. Le ministre tousse, hausse les sourcils, regarde ailleurs : « Il faut, dit-il, que j'appelle Tirana. Mais je crains que ce ne soit difficile. Kadaré est tellement occupé. » Le lendemain, notre corsaire du Quai-d'Orsay revient à la charge. Maurice Rheims, qui était de la navigation, jette le poids de l'Académie française dans la négociation : « Nous y tenons, vous savez, on parle de lui pour le Nobel. » Aurait-il éventré l'apparatchik de son épée que l'homme n'aurait pas plus grimacé. Pourtant, le voici de retour quelques heures plus tard avec un large sourire : « Kadaré, quelle bonne idée ! Et on peut dire que vous avez de la chance, il est en vacances ici avec sa fille, à l'hôtel. » Les Français passent plusieurs heures avec l'écrivain.

Leur conversation, seulement littéraire, est hors du temps. Quarante-huit heures plus tard, le bateau s'en va. « L'entrée d'un yacht étranger dans le port de Sarandë était un événement qui nous faisait espérer une reprise des relations normales avec le reste du monde, me dit Kadaré. Quand le bateau est reparti, une heure après minuit, nous étions tous aux fenêtres pour le regarder. Il a commencé à naviguer dans l'obscurité, nous avons suivi longtemps, avec une sorte de nostalgie, ses lumières qui s'éloignaient dans la nuit. » A Sarandë, cette année-là, les autorités de la dictature elles-mêmes ne savaient pas très bien si Kadaré était présent ou absent, s'il était libre ou s'il était leur prisonnier, un privilégié ou un pestiféré.

C'est sur le terrain mouvant de leurs hésitations, sur le flou et les ambiguïtés de sa propre silhouette que Kadaré s'appuie pour construire son œuvre. Il faut imaginer sans doute ce que le travail d'écrivain suppose à la fois d'ambition, de temps, de candeur, de ruse, d'appétit de gloire et de soumission à l'ombre pour comprendre le choix de ses armes, sa stratégie et les buts de cette guerre privée qu'il va mener contre tous ceux



En 1972 à Tirana, avec sa femme. Kadaré entame un long bras de fer avec le régime. C'est une étrange partie qui commence : l'écrivain ne doit jamais quitter des yeux le tyran ni surtout cesser de lui sourire.

qui veulent le distraire de la littérature. Kadaré s'en explique longuement dans les premières pages de son « Printemps albanais » : « De gauche comme de droite, à l'Est comme à l'Ouest, on attend la même chose de l'écrivain : qu'il devienne un autre, qu'il s'efface en tant que tel. On le lui réclame avec des phrases ronflantes... Bref, au nom de la morale, on demande à l'écrivain une chose amoralisée. Au nom de la vie, on lui demande de mourir. C'est que, quand l'heure est grave, beaucoup de gens n'aiment pas entendre parler de littérature. Elle agace... Mais contrairement à ce que l'on pense souvent, les heures graves, celles au cours desquelles les dictatures enragent, conviennent à la littérature. La dictature et la littérature véritable ne peuvent cohabiter que d'une façon : en se dévorant nuit et jour l'une l'autre. L'écrivain est l'ennemi naturel de la dictature. A tout instant, même quand il se croit endormi, il la combat. »

Nous savons donc qu'Ismaïl Kadaré n'est pas resté pour toujours au pays de sa déportation, livré aux pluies grises et au désœuvrement d'une campagne ennuyeuse, puisque nous l'avons retrouvé près d'une eau bleue en conversation avec d'élégants étrangers. Rentré à Tirana, après deux années d'exil, Kadaré entame un long bras de fer avec le régime. C'est une étrange partie qui commence : l'écrivain ne doit jamais quitter des yeux le tyran et surtout ne pas cesser de lui sourire. Observons un peu l'autre visage du diptyque, il en vaut la peine. Enver Hodja est né dans la même ville et dans le même quartier que son ennemi intime et, comme Kadaré, il est écrivain. Le chemin qui l'a conduit à la dictature est passé par l'Occident. Etudiant à Montpellier, à Paris, employé au consulat d'Albanie en Belgique, ce fut dans les années 30 un dandy homosexuel, épris de belles-lettres. Ami de Vaillant-Couturier, un communiste français qui animait l'Association des Ecrivains et Artistes révolutionnaires, il rentre en Albanie converti au stalinisme. « Pourquoi le Komintern l'a-t-il choisi pour diriger l'Albanie ? me dit Kadaré. C'est une énigme que nous ne savons pas encore déchiffrer. C'était un tyran vaniteux, mégalomane, fantasque et hypocrite, qui pouvait se mettre à parler en français devant les autres dirigeants staliniens pour se distinguer de

leur grossièreté et qui, parce qu'il écrivait lui-même, avait un rapport compliqué avec les écrivains, dont il craignait — influence de son passé occidental — la notoriété. Il affrontait de préférence les médiocres et les inconnus. »

Il arrive que la poigne du tyran se relâche, selon ses humeurs. Kadaré, en 1961, obtient pour la première fois le droit d'aller respirer l'air de l'étranger. Il part pour la Finlande. En 1967 il est en Chine, spectateur effaré de la grande Révolution culturelle prolétarienne, « un cauchemar, tragique et comique à la fois » ; en 1970, il découvre Paris. « Chaque voyage était une aventure, je parlais ouvertement avec mes éditeurs, nous élaborions ensemble les stratégies à suivre pour la publication de mes livres à venir. » A Tirana, on chante dans les salons rouges le grand air de la calomnie. Refrain : « Kadaré a été choisi par l'Occident pour des raisons obscures, de l'étranger c'est un agent, cela nous en sommes sûrs. » Le Premier ministre Mehmet Shehu, numéro deux du régime albanais, qui se suicidera plus tard dans des conditions mystérieuses (on n'a jamais retrouvé les

douilles des balles qui l'avaient tué ; aucune autopsie n'a été pratiquée), demande à son fils, un ami de Kadaré, de rompre toute relation avec cet écrivain qui se serait lié avec lui afin d'avoir accès à des secrets d'Etat. A plusieurs reprises, Kadaré est tenté de fuir. Il songe même à partir pour Moscou. Moscou, où il espère retrouver ses amis de l'Institut Gorki. Pendant ces moments d'abattement, il souhaite n'être plus qu'un citoyen ordinaire. Ses moments de déprime ne durent pas. Il ne peut renoncer au royaume de ses livres. Et il craint les conséquences de son départ - l'auteur du « Bréviaire méditerranéen », Predrag Matvejevitich, nous rappelle que « *le pouvoir tenait des otages entre ses mains : sa femme et ses deux filles, sa famille... Les sbires d'Enver auraient été capables de les châtier à sa place. Ils étaient prêts à tout* ».

Puisqu'il faut rester, il reste, occupé tout entier à ses romans qui composent « *un chant funèbre au milieu des réjouissances stériles des communistes* », et pour le reste il pare les coups. Le voici désigné député. Il n'a rien demandé. Il ne refuse rien. En 1972, il adhère au Parti du Travail, pendant qu'il écrit « *le Grand Hiver* », un roman sur la rupture avec l'Union soviétique où il prête à Enver Hodja un masque avantageux. « *Dans la servitude, j'étais en train d'écrire un roman libre. Un livre triste comme un requiem. Contre la dictature. Tout y était vrai, hormis le portrait du dictateur.* » Il va même jusqu'à inventer pour ce roman une fin qui corresponde aux normes de l'esthétique réaliste-socialiste (la version de ce livre pour l'étranger est différente de la première édition albanaise). Mais les chiens de garde n'apprécient pas. Le roman est soumis au feu de la critique pendant quatre mois. C'est finalement Enver Hodja qui sauve le livre, et son auteur. Les aboiements cessent comme par enchantement. « *J'avais utilisé pour ce roman des procès-verbaux des négociations qui rendaient Hodja sympathique. S'il condamnait ce portrait, il se privait de cette peinture de lui-même.* »

Hodja tombé dans le piège du miroir, Kadaré se laisse aller à un audacieux poème intitulé « *les Pachas rouges* », qui raille ceux qui ont conduit les idéaux de la révolution vers leur tombeau. Le texte est saisi avant sa publication, l'auteur convoqué chez Ramiz Alia, le futur successeur d'Hodja, et poussé à l'autocritique. Son procès instruit, il est renvoyé à la campagne, où il est invité à participer à la production d'une coopérative de village. A son retour, il apprend qu'il est privé du droit de publier des romans. L'écrivain s'enferme dans son atelier. Il creuse des tranchées tout autour de lui, et il écrit. Les textes s'accumulent dans ses tiroirs. Il les publiera plus tard, quand la liberté sera moins étranglée. Prévoyant l'avenir, il évite d'affronter les temps présents et se fait le rhapsode, comme dans « *Avril brisé* », d'une Albanie ancestrale, non défigurée par le communisme.

Ce petit homme aux allures d'employé de ministère raisonne comme un général en chef. Il regarde vers l'étranger pour briser son encerclement. Le tyran de Tirana l'observe et le frappe d'un coup de patte dès que l'écrivain se découvre. Kadaré mène une guerre longue, une guerre d'usure, avec de sordides compromis. Les éditions Fayard ne peuvent publier certains de ses romans en français qu'au prix de la publication d'une anthologie de la prose albanaise où l'on retrouve les écrivains officiels du régime (Shuteriqi et Agolli, notamment). Et il doit attendre que Fayard publie cinq de ses romans pour que Tirana accepte de voir mentionner le nom de son traducteur, Jusuf Vrioni, un vieux monsieur délicieux au français remarquable mais qui avait le tort d'être le fils d'un des plus grands propriétaires fonciers de l'ancien régime, donc un ennemi de classe. Tirana joue avec ses visas, lui refuse in extremis l'autorisation de se rendre en France pour participer à l'émission de Bernard Pivot, « *Apostrophes* ». Après la publication du « *Palais des rêves* » féroce pour le régime, Ramiz Alia lui donne un avertissement solennel pendant un plénum de l'Union des Ecrivains : « *Le peuple et le Parti vous hissent sur l'Olympe, mais si vous ne leur êtes pas fidèle, ils vous précipiteront dans l'abîme.* »

En 1983, craignant pour sa vie, Kadaré décide de profiter d'un séjour à Paris pour prendre le large. Michel Piccoli et ses amis français l'en dissuadent pour éviter des représailles mais



En 1985, Ramiz Alia meurt. L'écrivain aperçoit au loin la déroute de ses ennemis, des tyrans couchés sur le sol et leurs laquais qui s'enfuient. En octobre 1990, Kadaré demande l'asile politique à la France. A la fin de cette même année, les statues de Staline sont mises à bas.

le prennent sous leur protection. Bernard Pivot publie un article destiné à Tirana : « *En attendant Kadaré* ». En 1985, le tyran meurt. L'écrivain a gagné la partie. Il enchaîne les publications, essais et romans. L'ensemble de ses livres dessine une citadelle imprenable semblable à celle des « *Tambours de la pluie* », avec des tours, des créneaux, des cours intérieures, et une porte scintillante. L'écrivain se promène sur le chemin de ronde à l'abri des remparts. De là-haut il ne craint plus personne : le voilà libre, enfin. Il aperçoit au loin la déroute de ses ennemis, des tyrans couchés sur le sol et leurs laquais qui s'enfuient. Un messenger lui apprend qu'à Berlin, à Prague, à Varsovie et même à Moscou le communisme se délite et s'en va en morceaux.

Pourtant à Tirana le monstre résiste ; plus pour longtemps. Déjà il ménage l'écrivain, et son peuple ne pense qu'à fuir. Pendant le mois de juillet 1990, des milliers de réfugiés forcent les portes des ambassades étrangères. Kadaré annonce en octobre qu'il demande l'asile politique à la France et ne rentrera en Albanie qu'après le retour de la démocratie. A la fin de cette même année, les statues de Staline sont mises à bas. Kadaré peut rentrer chez lui. Plus besoin de jouer au chat et à la souris.

Ismail le solitaire ne ressemble pas, ni de près ni de loin, à tous ceux qui dans l'histoire animée de la littérature, de Jean de La Fontaine à Alexandre Soljenitsyne, du procès de Fouquet aux procès de Moscou, étaient toujours prêts à tirer leur épée d'insolence. Predrag Matvejevitich le compare plutôt à Chklovski qui s'était mis à pleurer quand on lui avait demandé comment il pouvait vivre sous une dictature. « *Je n'ai dénoncé personne... Que peut-on faire sous un tel régime ?* », avait ajouté Chklovski. Pourtant, quand Kadaré publiait un roman à Tirana, les librairies étaient dévalisées dans l'heure, avant que le tyran ait signifié aux libraires l'interdiction du livre, et des milliers de gens se hâtaient le soir vers leur domicile en serrant contre leur poitrine le précieux volume. Si Kadaré n'est pas un héros, comme Péguy ou Malraux, il y a pourtant chez lui une part d'héroïsme, cette petite part sans laquelle la vie n'est pas vraiment la vie, n'est-ce pas, qui a donné la force à l'écrivain de refuser de mourir. Cet homme n'a jamais douté que ses propres blessures (de la médiocrité, du pouvoir, de la calomnie, de l'incompréhension) saigneraient moins longtemps que celles infligées par ses romans au tyran. Il s'est sculpté un destin dans une pierre friable et grise.

DANIEL RONDEAU

Bibliographie

De lui :

- « *Le Général de l'armée morte* », Livre de Poche/Biblio.
- « *Les Tambours de la pluie* », Folio/Gallimard.
- « *Chronique de la ville de pierre* », Fayard.
- « *L'Année noire* », Livre de Poche/Biblio.
- « *Avril brisé* », Livre de Poche/Biblio.
- « *La Niche de la honte* », Livre de Poche/Biblio.
- « *Le Palais des rêves* », Fayard.
- « *Printemps albanais* », Fayard.
- « *Invitation à l'atelier de l'écrivain* », suivi du « *Poids de la grâce* », Fayard.

Les éditions Fayard publieront le 25 août le tome premier des œuvres complètes d'Ismail Kadaré ainsi que « *la Grande Muraille* », suivie du « *Firman aveugle* », et « *Clair de lune* ».

Autour de lui :

- Eric Faye : « *Ismail Kadaré, Prométhée porte-feu* », José Corti.
- Predrag Matvejevitich : « *Epistolaire de l'autre Europe* », Fayard.
- Bashkim Shehu : « *L'Automne de la peur* », avec une préface de Kadaré, Fayard.